**Islam : des voix des quartiers montent sur les planches**

**Ils sont auteurs, metteurs en scène, comédiens et ont décidé de faire de la pédagogie. Grâce au théâtre et au débat, ils sensibilisent et écoutent des jeunes pour prévenir la radicalisation.**

*Le Monde* - [Cécile Chambraud](https://www.lemonde.fr/signataires/cecile-chambraud/) et [Louise Couvelaire](https://www.lemonde.fr/signataires/louise-couvelaire/) Publié le 22 juin 2019 à 03h18

Ils ne reculent devant aucune réalité, ils sont là pour bousculer les certitudes. Ils ne jugent pas, ne moquent pas, ne sermonnent pas. Ils tapent fort et sonnent juste aux oreilles des adolescents devant lesquels ils se produisent. Avec leurs *« gueules d’Arabes »*, comme disent certains d’entre eux, ces artistes auteurs, metteurs en scène et comédiens courent les collèges, lycées et centres culturels des quartiers populaires pour jouer leur spectacle devant un public jusqu’alors très éloigné de la chose théâtrale.

Islam, Coran, radicalisation… Quand d’autres se complaisent à brandir des épouvantails et à disserter sur des plateaux de télévision, eux font de la pédagogie et de la prévention sur les planches. Au plus près du terrain, y compris dans les prisons. Ils ne la ramènent pas, et pourtant, ce sont eux les plus éclairés sur cette jeunesse qu’une partie de la France ne connaît pas, ou mal. Et qu’elle craint.

Leurs pièces s’appellent *Djihad*, *Géhenne*, *Lettres à Nour*, *J’ai rencontré Dieu sur Facebook*, *Ne laisse personne te voler les mots*, *Désaxé*… Chacun à sa manière, ils se confrontent à ce que l’un d’eux appelle les *« plaies ouvertes »* d’une génération de jeunes qui leur ressemble, en rupture identitaire. Comme eux, la plupart ont grandi dans des cités, comme eux, ils sont issus de l’immigration, comme eux, certains ont été tentés par les voix les plus radicales de l’islam. Avec eux, ils racontent tout haut des histoires enfouies, en s’appuyant souvent sur leur propre trajectoire.

**« La venue d’un tiers fait le pont »**

*« Mon parcours est ancré dans un vécu proche du leur. Pour eux, c’est palpable,* témoigne Hakim Djaziri, auteur et acteur de *Désaxé*. *Un mec comme moi, ça va leur parler beaucoup plus qu’un Jean-Philippe. »* Mu par l’obsession de *« ramener le réel au théâtre »*, cet homme de 38 ans, qui a grandi à la cité des 3000, à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), ne cache rien des colères qui l’ont longtemps habité et converti un temps à un islam de rupture.

Sur scène, il dit tout du déclassement de ses parents à leur arrivée en France – en Algérie, ils étaient haut fonctionnaire et psychologue, dans l’Hexagone, son père faisait les marchés et sa mère des ménages –, tout du *« calvaire »* de son premier jour de collège, à 12 ans, et des élèves de sa classe – *« Il n’y avait pas un seul Blanc, que des Noirs et des Arabes »* – qui ont moqué sa *« tenue de blédard »* et en ont fait leur *« tête de Turc »*. Le motif ? Il était bon élève.

L’*« ado déraciné »* est devenu un cancre avant de *« mettre les deux pieds dans la délinquance »,* puis de boire les paroles de l’imam du quartier qui lui apprend *« à détester les mécréants »* et *« tous ceux qui critiquent l’islam »*, jusqu’à le pousser à rompre avec ses parents. Grâce au théâtre, il a fini par (re)trouver son chemin. Aujourd’hui, il est *« hypercroyant, mais à* (sa) *façon »,* dit-il. *«* *Je prie, mais pas cinq fois par jour, je peux faire le ramadan, mais aux heures de mon choix. En gros, je pratique mon culte sans injonction aucune. »*

Avec lui, *« le phénomène d’identification avec les élèves est immédiat »*. Et c’est ça qui fonctionne. Les établissements scolaires en sont conscients. Auteur et acteur de *Ne laisse personne te voler les mots*, en collaboration avec l’islamologue Rachid Benzine, Selman Reda explique : *« Pour ces élèves, l’école, c’est l’ennemi, ils sont convaincus que l’institution est contre leur religion. »*

Résultat, aborder ces sujets est un véritable casse-tête pour les professeurs, c’est même souvent impossible. *« Nous, on ne sait pas forcément quoi leur dire*, commente Anne Fournier, professeure de français au collège Joliot-Curie de Bron (Rhône), où Selman Reda est venu jouer sa pièce fin juin. *Eux, ils ont l’impression que nous sommes en opposition à l’islam, qu’on n’est pas dans leur camp. Nous sommes perçus comme des représentants d’une laïcité qui joue contre eux. »* Avec Selman Reda aussi, le courant passe. *« La venue d’un tiers fait le pont : cela leur permet de se sentir représentés et nous aide à créer une relation de confiance et un dialogue »*, se félicite l’enseignante. Et à raconter une histoire, la leur, que le récit national néglige trop souvent.

**Moment de pédagogie**

*« Je suis Belge d’origine marocaine, je suis musulman pratiquant de culture judéo-chrétienne qui vit dans un environnement laïc. J’ai été dans une école catholique pendant dix ans, le mercredi j’allais au catéchisme, le vendredi à la mosquée et le samedi à l’école coranique. Je jeûne et je fête Noël. Vous ne pouvez me résumer à rien de tout ça. Je suis tout ça. Et comme moi, vous êtes une lasagne identitaire. »*

C’est ainsi qu’Ismaël Saidi, 42 ans, auteur de *Djihad* (vue par 700 000 spectateurs, dont 350 000 scolaires, en France, en Belgique, en Allemagne, au Japon, en Côte d’Ivoire…), s’est présenté cet après-midi de juin aux collégiens et lycéens venus assister, à la salle de spectacles L’Escale de Melun, à la représentation de *Géhenne*, sa deuxième pièce de théâtre.

Né en Belgique dans un quartier *« qui pue la rage »* appelé Schaerbeek – *« C’est Molenbeek en moins connu »* –, Ismaël Saidi, comme les autres auteurs et comédiens, ne quitte jamais la scène sans avoir dialogué avec ses jeunes spectateurs. Tous organisent des débats à l’issue de chaque représentation. Ce moment de pédagogie incontournable réserve parfois des surprises.

Comme ce soir-là, à Chanteloup-les-Vignes (Yvelines). Elle s’appelle Sonia et porte un jilbab noir (vêtement couvrant la tête et le corps, mais pas le visage), elle est accompagnée de sa fille de 13 ans et de sa mère, non voilée. Toutes les trois sont venues assister à la représentation de *Lettres à Nour*, l’échange épistolaire déchirant d’un père et de sa fille partie en Syrie, écrit par Rachid Benzine, présent dans la salle. Après le spectacle, Sonia prend la parole : *« Jouer la pièce devant des collégiens de 4e ou de 3e, c’est déjà trop tard ! La prévention, il faut la faire dès la classe de CM2. »* Une femme la contredit : *« C’est trop tôt ! »* Sonia répond : *« Non, ce n’est pas trop tôt, les recruteurs, ils vont les chercher très tôt. Cette histoire, celle de Nour, c’est arrivé à Chanteloup ! »*

**« Ne surtout pas éluder les questions »**

*« Avec le théâtre, vous créez les conditions d’un débat*, commente Rachid Benzine, natif et résident de Trappes (Yvelines). *Mais si on s’arrête là, on ne va pas loin. Ce n’est pas en une heure qu’on va s’en sortir. Il faut former les profs à l’histoire des religions et aux grands mythes du monothéisme. Or, aujourd’hui, on est devenu des analphabètes de la culture religieuse. En voulant à tout prix maintenir le religieux en dehors de l’école, on se prive de beaucoup. »*

Accompagnée d’un dossier pédagogique de 120 pages, *Lettres à Nour* tourne depuis un an en France, dans les théâtres, les prisons et les écoles, mais sans jamais utiliser le mot *« radicalisation »,* qui, selon l’islamologue, *« crispe les jeunes »*. Ils demandent invariablement, sur la défensive : *« Pourquoi nous ? Pourquoi vous adressez-vous à nous ? »*

Leur coller cette étiquette, c’est les stigmatiser et fermer d’emblée la porte à toute discussion. Or, pour obtenir leur confiance, il ne faut pas juger. *« On ne peut pas leur dire simplement :* *“vous avez tort”,* estime Farid Abdelkrim, 52 ans, frère musulman repenti, qui joue le père de Nour dans la pièce de Rachid Benzine. *Il ne faut surtout pas éluder les questions ni faire disparaître le débat en imposant du politiquement correct. Il faut qu’ils puissent dire ce qu’ils ont à dire sans qu’on leur fasse la leçon. »* Et aussi savoir capter et retenir leur attention.

**« Pas de théologie »**

En cet après-midi de juin, il ne faut pas grand-chose à Selman Reda pour précipiter les élèves du collège de Bron dans l’Arabie du VIIe siècle. Une toile jaune renflée par endroits les attire dans le désert, et sa voix leur ferait presque sentir la brûlure du soleil. Ses phrases imagées les font pénétrer dans le système de relations sociales des tribus arabes de l’époque. Il parle razzias, alliances, société de survie. *« Si tu veux comprendre le Coran*, leur lance-t-il, *il faut que tu fasses de l’histoire et de la géographie. »* Mais aussi *« de l’étymologie »* et *« de l’anthropologie »*, ajoute-t-il un peu plus tard.

Sa pièce, *Ne laisse personne te voler les mots*, a pour sujet le Coran. Non pas la religion musulmane, mais le texte de la révélation transmise à des hommes d’un certain temps, en un certain lieu. *« Les grands textes sacrés sont des voyageurs et deviennent ce que les hommes de chaque époque en font »*, résume-t-il. Pour bien le lire aujourd’hui, explique-t-il à son public, il faut savoir ce que les mots consignés (djihad, combat…) signifiaient pour ceux qui les ont entendus pour la première fois, au prisme de leur culture, de leur vision du monde et de leurs rêves. *« Si vous ne savez pas tout ça, alors il y a plein de passages du Coran que vous n’allez pas comprendre, ou mal,* observe-t-il au cours du débat. *Pour comprendre le Coran, il faut faire d’autres lectures que le Coran. »*

Comme pour les autres, l’impact de la pièce de Selman Reda tient à l’histoire personnelle dont elle est tissée. Dans son adolescence, il a soudain vu son père, un ouvrier viticole de la région d’Orange, basculer dans une lecture rigoriste de l’islam et la lui imposer. *« Une prière de retard, c’est soixante-dix ans d’enfer »*, le menace-t-il. Un jour, lorsqu’il avait 16 ans et alors qu’il avait enfreint l’une de ses injonctions, il l’a mis à la porte. Le jeune Selman a alors vécu dans la rue pendant six mois. *« J’ai grandi avec une question qui ne m’a pas lâché : comment une religion peut-elle dire à un père de jeter son fils dehors ? »*, confie-t-il pendant la représentation.

S’il ne fait *« pas de théologie »*, Selman Reda parle donc du Coran. Rien de tel chez Hakim Djaziri, qui fuit tout ce qui a trait au religieux. *« Je ne fais aucun enseignement sur l’islam, j’évite tous ces sujets-là »*, souligne-t-il. A la première personne, il raconte *« la rupture identitaire »*, un *« processus qui peut toucher tous ceux qui sont marginalisés »*. C’est par l’ensemble d’une trajectoire, estime Djaziri, que l’on peut comprendre le basculement : *« Notre grand tort est d’avoir fait de la radicalisation un phénomène à part entière, et non pas la résultante d’un processus de vie. »*

**Les tabous affrontés sans détour**

C’est aussi toute une trajectoire familiale qu’interroge l’auteur et metteur en scène Ahmed Madani. Dans sa pièce *J’ai rencontré Dieu sur Facebook*, une mère et sa fille rient, s’accordent et s’affrontent, tandis que le fantôme de la grand-mère s’immisce parfois dans leur duo. Lorsque la jeune et idéaliste Nina s’entiche d’un prédicateur rencontré sur Internet au point de vouloir le rejoindre en Syrie, il faudra faire une place à cette grand-mère, ancrée dans les traditions, contre laquelle la mère a conquis son indépendance, pour que la petite-fille trouve la sienne dans l’histoire familiale.

*« La grand-mère n’a peut-être pas su transmettre comme il convenait à sa fille*, relève Ahmed Madani. *La petite-fille veut faire le lien avec la grand-mère. Pour cela, il n’y a pas mieux que la religion, là où ça a ripé entre la grand-mère et la mère. »* Quand on lui demande s’il fait de la prévention, Ahmed Madani, 67 ans, un enfant du Val-Fourré, à Mantes-la-Jolie (Yvelines), répond : *« Je travaille sur la transmission, qui souvent ne s’est pas faite dans ces familles. C’est le nœud du problème. »*

Ismaël Saidi, lui, affronte les tabous sans détour par l’humour. Dans *Géhenne*, il traite de l’antisémitisme et de l’homophobie *« à l’intérieur de l’islam »,* que certains distillent en *« instrumentalisant le Coran »*. La pièce met en scène Ismaël, emprisonné pour avoir tué cinq personnes, dont trois enfants, dans une école juive. En chaise roulante, il rencontre un prêtre homosexuel, qui deviendra son meilleur ami, et une femme juive dont il tombe amoureux. *« Ce qu’a fait mon personnage, il l’a fait par ignorance de l’autre. L’ignorance, c’est le vrai fléau »*, lâche-t-il aux élèves.

*« Ma pédagogie, c’est leur apprendre à critiquer, refuser d’accepter sans se poser des questions. C’est ce qui nous sauve(ra) »*, décrypte-t-il. Pour faire en sorte que des questions soient posées, encore faut-il d’abord permettre à ces jeunes d’exprimer leurs opinions sans crainte d’être jugés. *Lettres à Nour* est un outil particulièrement affûté pour inciter à parler de sujets scabreux. Car la djihadiste Nour peut se révéler particulièrement convaincante. Quitte à mettre mal à l’aise les spectateurs. Au point qu’il a fallu un an et demi avant qu’on ose monter la pièce en France.

**« Leur apprendre à réfléchir »**

Ce soir-là, à Chanteloup-les-Vignes, cela n’a pas manqué. *« Les arguments de Nour sont compliqués à démonter »*, observe une spectatrice après la représentation. Rachid Benzine, l’auteur, explique qu’il a étudié pendant un an et demi le discours de l’organisation Etat islamique en direction des jeunes, parlé avec des détenus, interrogé des jeunes gens *« à deux doigts de partir »*, souvent diplômés, avec une soif d’absolu. *« Il faut entendre ce qu’ils sont en train de nous dire, entendre leur colère et leur besoin d’utopie, entendre les arguments qui peuvent les séduire, car une partie de leur discours est audible, et c’est ce qu’il y a de plus dur à admettre,* répond-il. *Avec cette pièce et le débat qui suit, nous créons un espace démocratique pour que, justement, la colère et l’humiliation puissent s’entendre et se débattre. »*

Tous partagent l’espoir d’avoir légitimé le questionnement et l’esprit critique. *« Après, quand certains sujets seront abordés à la mosquée ou dans la cage d’escalier, ils diront : ce n’est pas si clair que ça. Ils seront le caillou dans l’engrenage »*, espère Farid Abdelkrim. *« Le but est de leur apprendre à réfléchir. Ils manquent de sens critique »*, dit Selman Reda.

Les pouvoirs publics sont désormais convaincus de l’utilité de ces spectacles. Le comité interministériel de prévention de la délinquance et de la radicalisation soutient certains d’entre eux en les mettant notamment en relation avec les établissements scolaires, culturels et sociaux demandeurs. *« Nous n’avons rien initié*, souligne Muriel Domenach, sa secrétaire générale. *Nous ne faisons pas d’aide à la création, nous n’influençons jamais le contenu, nous ne soutenons que des spectacles qui existent déjà. Nous facilitons le travail des acteurs de la société civile qui ont souvent le sentiment d’être isolés. »* A travers ces spectacles, *« on cherche à couvrir tout le spectre de ce qui peut conduire à la radicalisation »*, indique-t-elle.

**« Désislamiser le débat »**

Réduire la radicalisation à un problème de religion, c’est passer à côté du sujet. Et la confondre avec une pratique orthodoxe de l’islam, c’est se fourvoyer. *« Le fond du problème, c’est qu’on est dans des phénomènes de rupture*, analyse Rachid Benzine. *On a des ruptures de transmission à l’école, à l’église, à la mosquée, à la maison. »* *« Ces jeunes ne sont pas perdus, ils sont à la recherche de quelque chose, c’est très différent »*, estime Farid Abdelkrim.

Résultat, beaucoup se focalisent sur les rituels. Une façon de raccrocher leur histoire à celle de la France, mais différemment de leurs parents. *« La religion est aussi un signe d’appartenance à une histoire, celle de l’immigration*, argumente Ahmed Madani. *Ce sont des histoires de vies difficiles que les parents taisent. Ce mutisme est lié à l’histoire de la France et à son rapport à ses colonies, qui est un rapport de domination culturelle, cultuelle, économique. Les parents ont pu l’intégrer de manière presque volontaire. Leurs jeunes ne sont pas d’accord avec cette soumission. L’islam, c’est une façon de se redresser. Les pères étaient diminués dans ce rapport de domination. Eux, ils sont fiers. »*

L’auteur et metteur en scène du Val-Fourré se veut optimiste. Pour lui, l’attention portée aux pratiques, qui confine parfois à *« l’obsession »*, est *« une phase dont on revient »*. *« Même s’il y a encore des soubresauts de la bête, je constate un basculement réel, on est en train de passer à autre chose, le soufflé redescend vraiment, c’est certain : la légitimité de l’islam ne se pose plus. Fêtes du Ramadan, halal dans les supermarchés… Dès l’instant où le commerce s’en empare, c’est que c’est intégré. Dès lors, le besoin de la revendication diminue. »*

*« On est en plein dilemme*, estime Farid Abdelkrim. *On devrait parler de moins en moins d’islam, or, on en parle de plus en plus. »* Pour Rachid Benzine, il est temps de passer à la prochaine étape : *« désislamiser le débat »* en insérant l’histoire de ces familles dans celle de la France. Sans les victimiser ni les diaboliser. *« Les gens ne sont pas que musulmans. Les réduire à cela, c’est déjà une forme de violence »*, insiste l’islamologue.

Dans sa nouvelle pièce de théâtre, *Née un 17 octobre*, il n’est plus question de religion, mais de l’Algérie et de la répression sanglante de la manifestation de 1961 à Paris. Il explique : *« L’objectif est de relocaliser ces jeunes ici, là où l’islam global les délocalise. Les réancrer dans leur quartier, dans leur ville, dans leur pays. On est en panne de récit. Le véritable enjeu est de les associer pleinement au récit national. »* Avec un objectif : les aider à trouver toute leur place dans la République.

## Des vidéos en série pour chasser les idées reçues sur l’islam

**France Télévisions envisage de produire une série de films d’animation pédagogiques à destination du jeune public.**

Par [Cécile Chambraud](https://www.lemonde.fr/signataires/cecile-chambraud/) et [Louise Couvelaire](https://www.lemonde.fr/signataires/louise-couvelaire/) Publié le 22 juin 2019

« Papa, c’est vrai que le Coran dit que les juifs sont des singes et des porcs ? », demande une petite fille. C’est ainsi que l’auteur et comédien Ismaël Saidi aborde le sujet « le plus trash » du moment, selon lui : ce que le Coran dit des juifs. La « capsule » pilote a été présentée le 23 mai à une classe de 6e, dans les locaux de France Télévisions, à Paris. Le groupe audiovisuel public envisage de produire une série de films d’animation pédagogiques d’une durée de quatre minutes trente, intitulée Les Voyages d’Ismaël, à destination d’un jeune public.

Pour répondre à la question, le père et sa fille, Lina, juchés sur les ailes de Nemo, un pigeon « très fort en histoire des religions », se transportent à l’époque de Mahomet, au VIIesiècle. « Pour bien comprendre le Coran, il faut comprendre le temps du Coran, les gens du Coran, les lieux du Coran », affirme un personnage du dessin animé. L’insulte vise « une tribu arabe juive du VIIesiècle, pas les juifs en général », explique Nemo à Lina.

Cette initiative rejoint d’autres séries vidéo déjà présentes sur Internet. Elles visent toutes à diffuser une culture générale historico-critique sur l’islam. Ces « capsules » se multiplient ces derniers temps. Le site d’information musulman Saphirnews vient de lancer une série pédagogique à destination des jeunes adultes qui traite de « sujets qui font l’objet d’incompréhensions et de manipulation dans la société française et parmi les communautés musulmanes ». Après une animation qui pose le problème, un spécialiste reconnu intervient en quelques minutes pour chasser les idées reçues et ouvrir des perspectives sur des sujets tels que le djihad, la charia, la laïcité, le soufisme, le statut des femmes, le califat, le doute dans la foi…

## « Donner à voir autre chose »

« L’idée était de mettre de la complexité tout en restant accessible là où des discours radicaux présentent les choses en noir et blanc. De faire passer l’idée qu’il existe des vérités, et non une vérité, sur différents sujets, explique Hanan Ben Rhouma, la rédactrice en chef du site. On voit émerger sur le Web toutes sortes de contenus, certains dangereux. Notre responsabilité, c’est de donner à voir autre chose que le repli ou l’obscurantisme. » L’audience « dépasse 100 000 vues pour chaque vidéo », précise la journaliste.

Autre démarche : dans des « capsules » Web de trois à quatre minutes, l’historienne et arabisante Jacqueline Chabbi, spécialiste du monde musulman, raconte « les mots du Coran » à travers leur étymologie. Hijab, Coran, oumma (communauté), shaytan (diable)… elle redonne à chacun la richesse sémantique conférée par le voyage dans le temps et dans l’espace.

Quant au comédien Farid Abdelkrim, Frère musulman repenti, il a choisi l’humour et la castagne pour camper des personnages qui ridiculisent les radicaux et déconstruisent leurs discours. Pionnier du genre, déjanté et loufoque, parfois difficile à suivre, il a baptisé sa série vidéo Un muslim qui te veut du bien.